

« La mort d'un commis voyageur »

Élizabeth Bourget

Numéro 27 (2), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29321ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourget, É. (1983). Compte rendu de [« La mort d'un commis voyageur »]. *Jeu*, (27), 150-152.

jeu vif, parfois trop cabotin, de Jean Besré en Panurge parviennent à rendre. L'épisode le plus réussi demeure sans doute celui de la naissance de Pantagruel, où l'on peut suivre à la trace le bébé dans le ventre de sa mère, représentée par un énorme mannequin de carton dont le ventre est de toile, avant que le nouveau-né ne surgisse finalement d'une oreille géante tenue par deux personnages. Il faudrait mentionner aussi la scène de la tempête en haute mer, alors que Panurge agrippé au mât se voue à tous les saints, tandis que le plateau pivote alternativement à droite et à gauche.

Curieusement, ces réussites et quelques autres demeurent toutefois ponctuelles. Cette mise en scène connaît à tous moments des défaillances, comme si on avait soigné davantage certaines scènes, aux dépens des autres. Le massacre des soldats de Picrochole par le frère Jean n'a pas beaucoup d'allant. D'autres scènes manquent de rythme et

sombrent dans la confusion: le plus bel exemple en étant l'épisode de Dinde-nault, le marchand de moutons, scène pourtant particulièrement théâtrale. Sans qu'on sache trop comment, le geste décisif de Panurge, jetant un mouton à la mer pour provoquer la noyade de tous les autres, se perd dans la cohue du troupeau traversant la scène en bêlant.

En somme, voilà un Rabelais qui, au mieux, produit quelques éclats de rire isolés dans un océan de médiocrité. Il y a des « hommages » qu'il vaut mieux ne pas rendre si on n'en a pas les moyens. Pourtant, cette oeuvre se prête particulièrement à un travail de mise en scène. Encore faudrait-il pour cela ne pas croire qu'on peut s'en tirer à bon compte, en prenant à la légère ce qui est profond, en vidant le rire rabelaisien de sa « substantifique moelle ».

pierre nepveu

« la mort d'un commis voyageur »

réalisme et tragédie

Pièce d'Arthur Miller; mise en scène: Claude Maher; décors: Denis Rousseau; costumes: François Barbeau; éclairages: Guy Simard. Avec Jean Duceppe, Béatrice Picard, Michel Dumont, Jean Deschênes, Roger LeBel, Victor Désy, Marcel Girard, Sophie Clément, Marc Grégoire, Louis de Santis, Louison Danis, Johanne Seymour. Production de la Compagnie Jean Duceppe, à la salle Port-Royal de la Place des Arts, du 16 février au 26 mars 1983.

La salle Port-Royal est archipleine ce soir-là, comme tous les autres soirs; on vient voir une pièce, oui, mais surtout des acteurs. Un acteur. Bien sûr que le théâtre, c'est toujours la rencontre entre un public et des acteurs; mais souvent, ce n'est pas aussi évident...

On vient voir des acteurs dans des rôles. On vient les voir pour qu'ils fassent vivre devant nous des personnages de la manière la plus vraie possible. Je ne sais pas comment qualifier cette relation scène-salle. On a souvent parlé, dans le passé, d'identification. Mais l'identification, aujourd'hui, au théâtre, c'est rare. On vient voir de bons acteurs être encore meilleurs qu'on pensait, on vient pour qu'ils nous émeuvent, à travers des personnages.

Pour arriver à ce résultat, Claude Maher a choisi la voie du réalisme. Le jeu est réaliste, le décor et les costumes le sont aussi. La toile de fond qui nous fait pas-



La Mort d'un commis voyageur d'Arthur Miller dans une mise en scène de Claude Maher, à la salle Port-Royal de la Place des Arts. Production de la Compagnie Jean Duceppe. Photo: André Panneton.

ser du présent au passé est superbe. La cuisine des Loman est vraiment très exiguë; est-ce un excès de réalisme? Je ne saurais dire. Les lieux étrangers à la maison surgissent (sur des praticables) à chaque extrémité de la scène, ou carrément au milieu. Chaque lieu est ainsi recréé d'une manière réaliste mais, en même temps, on a l'impression que le metteur en scène et le décorateur n'ont pas trouvé comment intégrer ces scènes au reste de la pièce. Mais finalement, l'intégration se fait: on n'a qu'à suivre Jean Duceppe, et à oublier le reste. Ce qu'on fait.

Willy Loman est habillé... en commis voyageur, mais son costume est très foncé. Dès le début de la pièce, il est déjà en deuil — de lui-même. Le passé est clair, gai; le présent est sombre. La toile de fond reprend d'ailleurs cette même opposition. La réussite aussi est claire et gaie: le jeune voisin qui a réussi porte un complet crème comme le frère de Willy qui est millionnaire. Des costumes très sobres: il ne faut pas oublier que c'est une tragédie qui se joue devant nos yeux.

Miller lui-même parle de sa pièce comme d'une tragédie. Willy Loman a enfreint la « loi du succès »; il a échoué et il doit payer. Le metteur en scène, en optant pour le réalisme du décor, ne semble pas avoir voulu privilégier une vision tragique de la pièce. Aucun cérémonial. C'est plutôt un drame réaliste qu'il nous présente. Par contre, le jeu de Duceppe, lui, nous renvoie carrément à la tragédie. Et on embarque. Entre la salle et Duceppe, à certains moments, on pourrait presque parler de communion. Le silence attentif des 750 spectateurs est impressionnant... Béatrice Picard, elle aussi, semble consciente que son personnage participe de la tragédie. Pour les autres acteurs, l'enjeu, en ce sens, semble moins clair.

C'est Michel Dumont qui a signé la traduction, très efficace, du texte américain. Dans la production, il tient le rôle du fils aîné, un rôle difficile. À ce propos, je me demande si la pièce ne trahit pas son époque, ou sa nationalité, par le conflit père-fils tel qu'il nous est présenté.

Chose certaine, on a su trouver à la tragédie de Willy Loman des résonances très actuelles en cette période de crise économique. Le public était venu voir des acteurs, il a été comblé. Et en boni, on lui a raconté une histoire... ordinaire, tellement ordinaire... C'était peut-être la sienne, dénouement en moins.

élizabeth bourget

« portrait de dora »

une analyse interrompue

Pièce d'Hélène Cixous, écrite à partir du « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », de Freud; mise en scène de Denis Marleau; décors de Claude Goyette; costumes de Lise Bédard; éclairages de Dominique Gagnon; chorégraphie de Daniel Léveillé. Avec Hubert Gagnon, Ginette Laurin, Jean-Pierre Matte, Anne-Marie Rocher, Lise Roy, Claude Sandoz. Production du Théâtre Ubu présentée au Quat'Sauls Bar, du 25 mars au 19 avril 1983.

Je ne lis jamais *Dora* (celle de Freud) sans être émue. Émue d'abord par la figure de cette sauvage Dora qui, en interrompant prématurément la cure, en congédiant Freud comme un vulgaire gouvernante à l'aube de ce nouveau siècle (elle quittera Freud le 31 décembre 1899), s'abandonne elle-même, refusant toute sublimation qui aurait peut-être pu la « sauver »: l'écriture, dit-elle quelque part, n'est pas son affaire, pas plus que le don des grands Mystiques, pour lesquels elle éprouvait pour-